

Sylvère Mbondobari  
Université de Bayreuth / Université de  
Paderborn

## **Fragmentation de la ville et du personnage dans le roman francophone d’Afrique. Le cas de *Tous les chemins mènent à l’Autre* de Janis Otsiemi**

**Résumé** – Dans ce roman, Otsiemi entreprend de montrer la dimension psychologique des bouleversements sociopolitiques en Afrique. Plongeant le lecteur dans le subconscient de Loye, un jeune habitant de Libreville, il présente un environnement urbain qui étouffe, écrase et broie l’individu. L’univers décrit symbolise l’exclusion, la privation des mouvements, l’occultation de l’avenir et l’étouffement des esprits. Cette idée, fondamentale, est illustrée par des métaphores et comparaisons variées. Étudiant la fuite du personnage vers un ailleurs mental représentant la liberté, je me propose de tirer du texte même les éléments d’une interprétation, afin de définir le projet romanesque de l’auteur.

Être poète, c’est créer des méats.  
Des méats sans exit<sup>1</sup>.

Janis Otsiemi, *Tous les chemins  
mènent à l’Autre*

Les écrits d’un demi-siècle de littérature africaine d’expression française accordent une place importante aux thèmes relatifs à la ville<sup>2</sup>. L’écriture de la ville s’articule autour

---

<sup>1</sup> Janis Otsiemi, *Tous les chemins mènent à l’Autre*, Libreville, Éditions Raponda Walker, Éditions Ndzé, 2000. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle TCA, suivi du numéro de la page, entre parenthèses.

<sup>2</sup> Dans cette perspective, lire Roger Chemin, *La ville dans le roman africain*, Sylvère Mbondobari, « Fragmentation de la ville et du personnage dans le roman francophone d’Afrique. Le cas de *Tous les chemins mènent à l’Autre* de Janis Otsiemi », Bertrand Gervais et Christina Horvath [éd.], *Écrire la ville*, Université du Québec à Montréal, *Figura*, Centre de recherche sur le texte et l’imaginaire, coll. « Figura », n° 14, 2005, p. 45-62.

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

de quatre grands axes : la stratification spatiale et sociale de la ville, l'opposition entre la ville et la campagne, l'opposition entre quartiers riches et bidonvilles et, enfin, la représentation de la ville à travers les lieux d'exercice du pouvoir politique<sup>3</sup>.

Le roman *Tous les chemins mènent à l'Autre* se démarque par le nombre très réduit d'images urbaines. Libreville, ville des *matitis*<sup>4</sup>, des déguerpis, des luttes sociales et politiques, n'y trouve qu'un très faible écho. Toutes les tentatives de localiser les lieux d'exercice du pouvoir politique restent vaines. L'œuvre de Janis Otsiémi n'évoque à aucun moment ces thèmes pourtant récurrents dans l'écriture de la ville en Afrique francophone. L'auteur se contente de quelques allusions qui, malgré leur caractère éphémère, ont une forte charge symbolique dans le texte. Son roman n'est pas un « catalogue de lieux institutionnels<sup>5</sup> », encore moins une dénonciation du pouvoir dictatorial et monstrueux des régimes postcoloniaux; on n'y trouve point d'écho direct de la tension sociale entre quartiers riches et bidonvilles. Aucun personnage n'incarne la figure du guide providentiel, les lieux du pouvoir sont inexistantes ou ont ici une toute autre connotation. Mais ce n'est pas là indifférence de la part de Janis Otsiémi ou refus de livrer une topographie de la ville africaine et de ses lieux de mémoire. Disons que l'auteur choisit un moyen plus subtil, plus littéraire aussi, pour aborder tous ces sujets, et c'est plutôt l'état psychologique du citoyen qui va retenir toute son

---

Paris, L'Harmattan, ACCT, 1981; Romuald-Blaise Fonkua (dir.), *Écritures des villes. Actes du Séminaire du centre de Recherche Texte/Histoire*, Cergy-Pontoise, 1995; Francofonia : *La Cuidad*, vol. 8, Universidad de Cádiz, Cádiz, 1999 et Denise Coussy, *La littérature africaine au sud du Sahara*, Paris, Karthala, 2000.

<sup>3</sup> Ces lieux sont pour l'essentiel la prison, les camps militaires, l'hôpital, l'asile psychiatrique, le palais présidentiel, la place de l'indépendance, etc. Le roman africain francophone mettant en scène la ville a tendance à accumuler des tableaux de la vie sociale et politique.

<sup>4</sup> Nom donné aux bidonvilles au Gabon. Également titre d'un roman de Hubert Freddy Ndong Mbeng, *Les matitis*, Saint-Maur, Sépia, 1992.

<sup>5</sup> Florence Paravy, « La ville dans Les Sept solitudes de Lorsa Lopez de Sony Labou Tansi » dans Romuald-Blaise Fonkua (dir.), *Écritures des villes. Actes du Séminaire du centre de Recherche Texte / Histoire*, Cergy-Pontoise, 1995, p. 159.

## SYLVÈRE MBONDOBARI

attention. Il s'agit en fait de dépasser la description de l'univers urbain pour prendre en considération la dimension poétique des sentiments inspirés par la ville africaine aujourd'hui. L'auteur démystifie ainsi la critique sociale et politique telle qu'elle a été privilégiée par une génération entière d'écrivains africains qui pensaient cerner la réalité par une critique sociopolitique, pour privilégier la restitution d'états intérieurs. De cette manière, il met fin à la dichotomie entre *extérieur* et *intérieur*, *vie subjective* et *vie sociale*.

Ce premier roman du jeune auteur gabonais<sup>6</sup> laisse d'une part percevoir en filigrane les tensions latentes dues aux crises politique, sociale et psychologique que traverse l'Afrique depuis quelques décennies. D'autre part, l'œuvre s'inscrit dans une constellation de discours possibles sur la ville, la vie et l'individu. *Tous les chemins mènent à l'Autre* est une sorte de monologue lyrique d'un personnage tragique, Loye, racontant l'histoire de son infortune et de sa détresse. Victime d'un accident de la circulation qui l'a plongé dans un coma de trois jours, le héros, à la fois narrateur omniscient, victime et témoin, raconte sa quête d'une « identité volée » par une transplantation de rein. Au cours de cette quête, le lecteur est invité à revivre les événements qui ont précédé et suivi l'accident, d'abord par ordre d'intensité puis de chronologie. Otsiémi entraîne le lecteur dans une sorte d'odyssée intérieure, où il le confronte aux méditations des différentes personnalités qui grouillent au fond du personnage principal. Si la transplantation ne met pas en danger les fonctions vitales de Loye, elle n'en menace pas moins son équilibre psychique et, surtout, elle le détruit sur un autre plan en lui faisant mesurer la fragilité des relations sociales et l'inanité de la foi en l'avenir. Le désespoir né de l'accident va s'accroître au fur et à mesure que Loye découvre sa nouvelle

---

<sup>6</sup> Il s'agit du premier roman de Janis Otsiémi. Si l'on excepte quelques afféteries de langage, l'auteur a su éviter les écueils auxquels se heurtent d'ordinaire les jeunes auteurs. Une question se pose toutefois : celle du genre. L'auteur semble hésiter entre plusieurs attitudes narratives. Cette hésitation entre la prose et la poésie peut à la rigueur être interprétée comme signe d'une recherche identitaire. Lire Sylvère Mbondobari, « Tous les chemins mènent à l'Autre », *Francofonia*, Universidad de Cádiz, Cádiz, 2002, p. 228-230.

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

identité et cette fois, l'acte chirurgical n'en est plus la seule cause; l'environnement mental semble également mis en cause. Notre étude porte essentiellement sur ce qui donne à Loye le désir de fuir la ville vers un ailleurs qui représenterait la liberté. L'écriture de la ville chez Janis Otsiemi implique au moins trois choses : premièrement, une interrogation sur le sujet et sa déstabilisation dans un environnement hostile. Deuxièmement, le texte véhicule aussi plus généralement une interrogation sur Libreville comme croisement de voix venues du passé, de notre mémoire individuelle et collective. Enfin, l'interaction, voire la confrontation entre l'individu et la ville, débouche sur une problématique de la différenciation et de l'identité.

### Les lieux du roman : ville réelle et ville invisible

Autour des termes ville, vie et individu, Janis Otsiemi situe la ville aux carrefours d'une subjectivité qui tente de se définir à travers la question de la représentation : si on ne perçoit pas la réalité suprasensible, doit-on pour autant la considérer inexistante? L'écriture de la ville est-elle inéluctablement une imitation de la réalité? Les réflexions que cette œuvre suggère sont autant la découverte de la réalité suprasensible que la perception d'un jeune citadin, se représentant à travers des craintes spécifiques liées à l'Afrique contemporaine. La ville est en somme une projection de Loye, ce quelque chose qui vit en lui, qui est lui : « Tout me renvoie à moi, [...] à l'Ombre étrangère, à ce flou qui hante mon cerveau. Tout me renvoie à moi, à l'Outre-Atlantique, à Libreville » (TCA 84). Il semble que ce « Moi », cette « Ombre étrangère » et la ville « Libreville » ne forment qu'un seul et même corps, c'est-à-dire « cet autre que je porte en moi » (TCA 85). Nous assistons ainsi à une symbiose de l'être et de l'espace urbain. Le corps accidenté, malade, refusant sa nouvelle identité, c'est encore Loye, mais c'est également la ville où il vit. Significativement, la ville semble disparaître dans le personnage. Pathologisant de cette manière la ville, l'auteur donne à Libreville la spécificité d'une maladie, un phénomène autant physiologique que psychique. Dans notre analyse, nous insisterons sur l'analogie entre les deux villes. Dans le roman, le passage d'un espace à un autre revêt une fonction structurale. L'écriture repose donc

## SYLVÈRE MBONDOBARI

infailliblement sur la représentation de ces deux univers liés l'un à l'autre par le destin de Loye.

### La ville « réelle »

En effet, l'intérêt de ce roman tient essentiellement à la superposition des lieux. L'errance du protagoniste dans la ville « réelle » à la recherche du donateur est précédée par un voyage dans un monde onirique. Dans les deux cas, l'auteur offre une image de la ville proche du *lieu clos*, générateur de ce que Gaston Bachelard appelle « la psychologie de la vie enfermée<sup>7</sup> ». Avant de nous tourner vers la représentation de la ville « imaginée », nous proposons une brève présentation de la ville « réelle ».

Le roman, nous l'avons dit, ne nous renseigne que très peu sur la structure de la « ville réelle » et sur la fonction des différents lieux. On s'attendrait à ce que l'errance de Loye, dans la troisième partie du roman (TCA 67-102), donne lieu à une large description de l'espace urbain ou des lieux du pouvoir. Or, l'auteur se contente de quelques indices qui permettent tout juste de situer l'action à Libreville. Il s'agit notamment de l'hôpital Jeanne Ebori, de la cité d'Awendjé (TCA 94) et du carrefour d'Awendjé (TCA 99). Plusieurs fois la ville est directement nommée (TCA 69-70). En réalité, ces repères n'ont qu'une valeur secondaire. L'intérêt est porté sur le personnage principal.

Dans ce roman, le personnage principal peut être perçu comme une construction symbolique, un prototype et un représentant de bien des jeunes, asphyxiés physiquement et psychologiquement par l'environnement sociopolitique. L'auteur se sert souvent du monologue intérieur pour exprimer d'une manière désabusée le sentiment de désillusion ou l'impression d'absurdité que Loye ressent :

J'attends comme un homme lassé des chaînes et  
du vertige du jeu de la vie attend la mort.

---

<sup>7</sup> Gaston Bachelard, « Le Labyrinthe », *La Terre et les Rêveries du Repos*, Paris, Corti, 1948, p. 110.

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

J'attends  
Je l'attends  
Je l'attends depuis des secondes  
Des minutes, des jours, des saisons.  
Viendra-t-elle ce matin  
Cet après-midi, ce soir, demain? (TCA 99)

Dans ce roman chargé de toutes les métaphores de la mort physique et morale, Janis Otsiémi traduit parfaitement le destin d'une jeunesse errant dans une ville-tombeau. Libreville est un enfer, domaine de la mort, à chaque instant présente. Le rapprochement Libreville / la Mort est riche de sens. Cette construction, qu'on peut considérer comme une forme d'oxymoron, a pour rôle d'indiquer le développement de la capitale gabonaise vers un univers qui dévore l'homme physiquement et intérieurement. Autrefois créée par des esclaves libérés, prospère après le *boom pétrolier* des années 70, la capitale gabonaise, dont les *matitis* ont largement été décrits par H. F. Mbeng<sup>8</sup>, s'est progressivement transformée en ogre. Village de liberté, lieu de paix et d'espoir de par son origine, Libreville est devenue au fil des années une métaphore de mort, un lieu de perte morale et intellectuelle. Le topos de la ville moderne comme lieu de perte par excellence prend toute son ampleur dans cette représentation. Certaines de ses occurrences semblent n'avoir d'autres fins que de signifier Libreville comme l'autre du paradis. Encore que chez Otsiémi le paradis n'existe nulle part. Loye, le jeune héros, est emmuré dans le huis clos de la solitude, de la souffrance et de la maladie. Le seul recours contre cette déchéance quasi-irréversible semble être le suicide :

Non, je ne redoute pas la mort. J'ai plutôt peur,  
peur de ne plus pouvoir vivre dans ce coin  
adorable, rempart des résidus de la société. Peur  
de ne plus pouvoir renifler, à l'aube, aux vêpres  
comme au crépuscule, l'odeur pestilentielle des

---

<sup>8</sup> Sylvère Mbondobari, « Écriture et construction identitaire. Les marqueurs socioculturels dans les Matitis de H.F. Ndong Mbeng », *Écrire en langue étrangère. Interférences de langues et de cultures dans le monde francophone*, Robert Dion, Hans-Jürgen Lüsebrink, János Riesz (éd.), Québec, Nota Bene, 2002, p. 245-263.

## SYLVÈRE MBONDOBARI

poubelles, des eaux usées et stagnantes formant des étangs derrière les maisons. Peur de ne plus pouvoir partager mes repas avec les rats et les cafards. Peur de ne plus pouvoir nourrir les moustiques de mon sang. (TCA 57)

Voilà une option qui peut surprendre : Loye regrette de ne plus pouvoir partager ses repas avec les rats et les cafards<sup>9</sup>; « C'est fou, dit-il, ce qu'on peut s'attacher aux choses qui nous nuisent! » (TCA 57). L'ironie du personnage principal illustre bien la négativité existentielle de la jeunesse africaine, qui regarde l'avenir avec beaucoup d'appréhension. La résignation, qui fait aujourd'hui place aux années de dénonciation, constitue le paradigme d'une distanciation sceptique d'un Sujet revendiquant le choix de la mort comme forme de libération.

Le thème de la mort fonctionne dans l'œuvre sur un mode symbolique. Loye ne trouve la sérénité que dans et par la mort. Il a même conscience de la déchéance et de la mort qui le guettent : « J'attends comme un homme lassé des chaînes et du vertige du jeu de la vie attend la mort. » (TCA 99) Saisie dans l'immobilisation négative et l'absence de joie, opprimée de toute part, Libreville semble bel et bien relever du royaume de la mort plus que de la vie. Notons que la fin de la vie n'est pas ressentie comme une perte véritable, ni même imaginée comme telle. En revanche, des acceptions métaphoriques du terme « Mort » se chargent de menaces réelles : la mort signifie ici exclusion, privation de mouvement, occultation de l'avenir et, enfin, étouffement du dynamisme. En effet, l'environnement est plusieurs fois montré du doigt comme responsable de ce sentiment de frustration perceptible dans les propos de Loye :

Je pourrais fuir. Partir avec les vagues dont j'imagine le ressac derrière la baie vitrée. Fuir pour dire l'indicible, mêlé à la mer, nappe bleue opaque ou pailletée de mille atomes d'or, âtre des souvenirs antiques. Fuir pour me délivrer des chaînes rouillées de la vie, de l'œil de Caïn, de

---

<sup>9</sup> Il s'agit d'une réalité quotidienne pour les habitants des quartiers pauvres de Libreville. Ici, réalité et fiction se confondent.

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

la mort. Fuir pour ne plus souffrir les brûlures, le regard de statue, le regard despote du soleil. Mais je sais que les vagues houleuses de la mer me repousseront sans délai sur les berges de corail ou de sable fin, mêlé aux cadavres de sardines, d'algues, de fougères, de billes d'Okoumé et de filets de pêche. (TCA 24)

Loye est assurément victime de la crise sociale doublée d'une crise existentielle qui se manifeste d'une part dans l'errance à travers la capitale gabonaise et d'autre part dans le soliloque. Vu d'Afrique centrale, ces deux attitudes traduisent un dérèglement psychologique, pire, c'est un prélude à la folie. Ainsi, la paupérisation que nous avons évoquée en introduction a un impact tragique sur la vie du personnage principal. Chaque action, chaque réflexion de Loye tend d'ailleurs à exprimer avec la même anxiété un sentiment de manque et de désorientation totale. Ce sentiment s'exprime sous forme de questions ou de répétitions qui prennent dans le texte un aspect obsessionnel. Avec une intensité et une lucidité exceptionnelles, Loye se voit pris au piège de l'existence, capté dans les filets du temps et de l'espace. Bref, il va dénoncer avec son suicide aussi bien cette identité étrangère qu'il ne peut assumer que toutes ces frontières, quelles qu'elles soient, qui limitent sa liberté, rétrécissent le champ de son expérience et l'empêchent de s'épanouir socialement et intellectuellement. Quelque temps après son accident, il pose cette question hautement symbolique : « Je me tords l'esprit. Comment en est-on arrivé là? Les mots fleurissent sur mes lèvres comme une vague sur les récifs. Aucune importance. Maintenant, j'ai le regard tourné vers l'avenir. Mais quel avenir? » (TCA 55)

Quel avenir? Telle est l'autre question fondamentale de ce roman. Ici, « l'avenir » est en fait synonyme de « mort ». C'est un moment d'enfermement existentiel total : Loye est incapable de trouver la moindre espérance pour justifier ou expliquer la misère et le malheur quotidiens. Contrairement à l'enfermement physique et géographique résultant de causes extérieures, essentiellement sociales, l'enfermement existentiel dépend du sujet seul, qui doit s'efforcer de trouver une issue. Or, dans cette ville, tout mouvement semble



## SYLVÈRE MBONDOBARI

impossible, toute tentative de sortir de cette « coquille d'œuf » (TCA 55), illusoire. Loye est enfermé dans le temps et dans l'espace. Son âme est écrasée, opprimée par l'impossibilité d'agir sur son destin. « Libreville, ville laminaire, cité interdite » [...] avec son raffut quotidien [...] et ses passants bruyants » (TCA 69) se transforme progressivement en un univers opaque, absurde, où l'âme accablée se referme sur elle-même<sup>10</sup> et se détruit.

### La ville « invisible »

Dès l'incipit, le lecteur est introduit dans un univers imaginaire, plus proche de la mort que de la vie, où le personnage principal entend les voix de Paul et de Fotso (TCA 8), ses amis d'enfance morts :

C'est incroyable! Je reconnais d'emblée tout le monde. Je reconnais tout d'abord Fotso Jacques, un voisin camerounais. Il a été assassiné deux ans plus tôt au feu rouge d'Akebe par des voyous. Je reconnais ensuite 'Maman Jeanne' la maman de mon copain. Elle aussi, elle est décédée huit mois plus tôt de malaria au Centre Hospitalier de Libreville. Je reconnais aussi un voisin que je n'ai connu que de visage de son vivant. Il s'appelle Antoine, dit-on. (TCA 61)

Le lecteur vit, au sens propre comme au figuré, la descente aux enfers de Loye, sa progressive rupture avec tout ce qui l'entoure, comme une sorte d'extinction de sa personne après la transplantation. Voilà pourquoi Loye se sent fragmenté. Il habite deux espaces qui se superposent et

---

<sup>10</sup> L'écriture et la thématique sont très proches du style kafkaïen. Notons que Kafka est l'un des premiers à exprimer dans ses nouvelles et romans l'angoisse de l'homme pris dans l'engrenage d'une situation inextricable. Aussi bien dans *La métamorphose* (*Die Verwandlung* 1915) que dans *Le procès* (*Der Prozeß* 1925), le héros ne peut s'expliquer le mobile de ses actes. De même que dans *La colonie pénitentiaire* (*In der Strafkolonie* 1919) l'officier en charge de l'exécution de la sentence explique que le condamné ne sait pas ce qu'il a fait, ni ce pourquoi il est condamné. Mais contrairement à Kafka qui pense qu'il y a une voie de sortie, le héros d'Otsiémi est résigné.

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

se ressemblent dans leur structure. La ville, tels le corps et l'esprit scindés apparemment en deux, est une. C'est pourquoi le protagoniste peut aller « à travers les rues singulières des quartiers populaires crier au monde [son] errance » (TCA 8) et côtoyer simultanément les morts. L'auteur envisage l'âme du protagoniste comme voyageant entre la ville « réelle » et la ville « imaginée ». La vie dans la ville « imaginée » n'est pas bien différente de celle que Loye a connue sur terre, elle en est simplement le prolongement. Sauf qu'ici l'espace est indéfini, sombre, hors du temps et de l'espace : « le temps n'existe plus. Pas besoin d'horloge ni de calendrier. » (TCA 9) Ce lieu sans repères, où seules quelques lucioles permettent de s'orienter, est choisi pour sa charge symbolique. Le cadre tragique de l'action est recherché parce qu'il conditionne l'humeur du personnage. Les images que cette ville « imaginée » offre sont essentiellement des images de cauchemar. Elle oppresse, étouffe, elle n'est pas à la mesure de l'homme. Ce monde présente également un aspect lugubre, sombre, menaçant, aux effets presque hypnotiques; seuls les morts s'y meuvent en toute liberté :

J'ai beau marcher, courir, prendre la mer, la brousse, voler comme Icare, je me retrouve au même endroit. Sans départ, sans port fixe. Je suis une épave en mer parce que je suis sur la balance de la vie et de la mort. Je plonge du côté de la « Mort ». Je tourne en rond, je m'embourbe! La roue, elle tourne, elle roule! Je suis dans une coquille d'œuf! (TCA 10)

Fait significatif, Loye apparaît dans cette ville « imaginée » en posant la question du lieu (*ubi?*) et celle encore plus cruciale de l'orientation : « Où suis-je? Tout est sombre, sombre devant moi, derrière moi, au fond de moi. Chaos, vide, puits sans fond, immense tableau noir que trouvent par moments les lueurs d'une lumière frétilante, semblable à celle qu'émettent, à la nuit tombée, les lucioles ». (TCA 7).

La question du lieu va de pair avec celle de l'identité que le personnage principal posait déjà dans la ville « réelle » :

## SYLVÈRE MBONDOBARI

Qui suis-je?  
D'où je viens?  
Pourquoi suis-je là?  
Où vais-je?  
Il y a trop de mystères sans clés. (TCA 55)

Cette accumulation de questions correspond à la montée de l'interrogation angoissée : la recherche du protagoniste semble vaine; plus il avance dans cette ville monstre, moins il trouve de réponses à ses questions. La ville est associée aux tourments d'une âme infortunée, à une espèce de désespoir même, enfin à l'idée de la mort. L'élément nouveau dans cette écriture de la ville, c'est d'une part la création d'une ville imaginaire qui se présente comme le pendant de la ville réelle et, d'autre part, l'insertion, dans une réflexion sur la transplantation d'organe, d'une méditation sur le sujet urbain, déagée de toute contingence du temps et de l'espace.

En définitive, l'écriture de la ville africaine passe chez ce jeune écrivain par ce nécessaire dépaysement de la ville introduit par transfert du réel dans l'imaginaire. Il s'agit d'une sorte de ville autre, un univers régi par la mort. L'errance dans cette ville non seulement détermine l'action et l'oriente dans toute la première partie du récit, mais elle exerce sur la sensibilité du protagoniste une influence décisive, en engendrant dans l'âme de ce dernier un sentiment de perte. Il « vit » ou plutôt survit dans un état de traumatisme et de décomposition.

### La ville et le Sujet

À travers les sentiments que la ville inspire et en reléguant la représentation sociale et topographique de la ville au second rang, *Tous les chemins mènent à l'Autre* attire l'attention sur la tragédie et le drame psychologique qui se jouent chaque jour dans cet univers quasi-carcéral. L'œuvre se concentre sur l'être humain comme entité essentielle de la ville. Contrairement aux flâneurs de Baudelaire et de Benjamin et à ses variantes (l'artiste, le dandy et le bohémien, tous devenus l'emblème du regard moderne sur la ville, du style de vie urbain, et exprimant la liberté de se mouvoir de façon anonyme dans la ville), l'errance de Loye, nous l'avons vu, exprime un

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

état de crise psychologique profond, un certain « malaise de la civilisation<sup>11</sup> » à l'africaine. Il s'agit d'un personnage psychologique complexe. Cette complexité naît de la division de son être après la transplantation qui laisse Loye névrosé et sujet aux attaques de la mélancolie :

Je n'en peux plus. Je suffoque, je suis asphyxié.  
Pourquoi ne pas me rendre? Me rendre? Oui,  
me rendre : couler dans les eaux sombres et  
silencieuses sans port fixe comme un bois mort  
charrié par les eaux tumultueuses, tendre les  
mains vers toutes ces voix chères qui m'appellent,  
qui me conjurent de les rejoindre. (TCA 12)

Le désespoir, conséquence de la transplantation et de la double identité, afflige Loye qui refuse la situation d'un être artificiel et fragmenté. C'est pour cette raison qu'il se dérobe en permanence au regard de l'Autre. Son attitude et sa réaction illustrent bien la situation d'un sujet qui refuse le faux et l'artifice qui caractérisent son monde, ayant trop développé la conscience de soi. Son état a une dimension critique dans la mesure où il reflète la décomposition de l'Être dans l'espace urbain. Pour le personnage, ce simulacre de vie est monstrueux, puisqu'il remet en question la nature comme référent originel. Ce n'est pas un hasard si la transplantation s'accompagne d'un rejet de soi, de l'Autre et de la ville. Loye tient l'Autre et la ville à distance, en rappelant constamment son caractère d'être fabriqué et avilissant. Dans cette perspective, il a une fonction de révolte par laquelle l'individu dit son dégoût de soi et de son environnement :

Je marche au gré de la brise légère qui souffle  
faiblement sur le quartier, de l'âcre odeur qui  
embaume la nuit, du son des pas qui raclent  
l'asphalte de l'autre côté du trottoir. Pendant  
combien de temps ai-je filé et dois-je encore filer  
cette flamme rouge, ces pas secs sur l'asphalte,  
ce corps sans forme précise qui se meut dans la  
pénombre? Peut-être des secondes, des minutes,

---

<sup>11</sup> Voir Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971 [1929].

## SYLVÈRE MBONDOBARI

des heures, des jours, des années, des décennies.  
Enfin je ne sais plus. [...] Je comprends sans  
peine que cette Ombre contre laquelle je tente de  
me défaire sans cesse n'est pas la mienne, chose  
que je sais depuis fort longtemps, mais plutôt  
celle de l'Autre, du corps de cet organe étranger  
qui vit en moi. (TCA 89-90)

Ces lignes sont une description pertinente de l'atmosphère qui règne dans la ville. L'espèce d'allergies que le personnage principal éprouve face à son environnement physique et humain trouve son expression dans une critique esthétique globale de la vie moderne. En définitive, l'Afrique s'inscrit dans un mouvement quasi universel.

Otsiémi insiste surtout sur l'Afrique de l'intérieur; intérieur exprimant aussi bien le lieu géographique, que le lieu psychique et le lieu symbolique. Comme d'autres auteurs de la jeune génération, il écrit moins pour dénoncer une situation sociale et politique difficile que pour décrire un mal-être profondément ressenti. Confronté à un espace aliénateur, Loye constate avec amertume que « tout est sombre » (TCA 7). Pour un être dépressif et désespéré, il ne s'agit pas seulement du temps qui n'avance pas, d'une attente chimérique de changements sociaux et politiques mais, au sens baudelairien, du dégoût de la vie<sup>12</sup> qui rend l'existence insupportable. Cette fonction

<sup>12</sup> Par son jeu intertextuel, Janis Otsiémi semble être en quête de légitimité. Il n'est pas un chapitre où il ne fasse preuve de son érudition. Notons que par ces citations, l'auteur se rattache à la tradition des expressionnistes français et au courant lyrique de l'après-guerre. En quatrième de couverture, il cite *Poteaux d'angle* d'Henri Michaux, et *l'Été* d'Albert Camus. Dans son texte, outre le roman *À la recherche du temps perdu* de Proust (TCA 64), l'auteur cite quelques vers de Baudelaire sans en préciser l'origine (TCA 8). Plus loin, ce sont des passages d'*Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud qui sont cités (TCA 40). L'influence du courant expressionniste se sent avant tout dans l'atmosphère de l'œuvre : les auteurs cités, les thèmes et, dans une certaine mesure, le style. L'auteur semble d'abord fasciné par l'écriture de Baudelaire, Proust et Michaux, dominée par les réflexions d'ordre philosophique et métaphysique où les symboles abondent. Il est intéressant de noter qu'Otsiémi est l'auteur de deux courts articles sur *Le théâtre de l'absurde* et sur *Le miroir* parus dans le magazine *L'Air du Temps*. (Voir Janis Otsiémi, « Le théâtre de l'absurde », *L'Air du Temps*, Bulletin littéraire, n°3, Libreville, septembre

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

fondamentale dans ce roman relie la démarche esthétique à l'écriture de l'espace urbain.

### Le citadin et la question de l'Autre

Dans cette dernière partie de notre analyse, il s'agit de revenir sur l'une des questions fondamentales de cette œuvre, à savoir le rapport à l'Autre<sup>13</sup>. Chez Janis Otsiemi, la question de l'Autre se présente sous deux aspects dont le premier est essentiellement littéraire : le soliloque. L'autre aspect du rapport à l'autre est à la fois physique et métaphysique : la transplantation et son effet sur la perception de soi-même. Dans un premier temps, la présence de l'autre est marquée par une voix duelle (protagoniste-narrateur), où l'auteur mêle en permanence narration et réflexion. L'auteur crée un lien intime entre lui et le lecteur virtuel. Plusieurs références intratextuelles, outre leur rôle fonctionnel au niveau de la technique narrative, renforcent cette complicité. Ainsi, on peut lire :

La vie, ici, c'est encore et toujours ça. [...] Je

---

1999, pp. 9-10. et « Le miroir. Entre mythe et modernité », *L'Air du Temps*, Bulletin littéraire, n° 8, Libreville, février 2000, p. 12.) De plus, il semble fasciné par la personnalité de ces auteurs qui se cherchent continuellement, ces écrivains en perpétuel tâtonnement qui n'hésitent pas à nous faire part de leur scepticisme et de leur angoisse. L'influence la plus concrète semble avoir été celle de Proust. Comme l'auteur de *À la recherche du temps perdu*, Janis Otsiemi observe le *monde* et le *moi*. Rappelons que la grande découverte de Proust est que le monde s'ordonne non seulement autour de *nous*, mais qu'il est en *nous-même*. Tout comme le héros proustien, Loye est mu par deux questions fondamentales qu'il pose plusieurs fois dans le récit: *Où suis-je* (TCA 7), *Qui suis-je?* (TCA 34).

<sup>13</sup> Le titre du roman, *Tous les chemins mènent à l'Autre*, reprend en substance une question fondamentale des sciences humaines et littéraires, à savoir la relation à l'Autre. Plusieurs auteurs ont abordé cette question et suggéré des approches théoriques. Tzvetan Todorov aborde cette question dans deux ouvrages, *La Conquête de l'Amérique. La question de l'Autre*, Paris, Seuil, 1982 et *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989. Dans *Nous et les autres*, il associe une lecture anthropologique et culturaliste à une approche herméneutique des textes; les concepts de races, de nation, d'universalisme et d'exotisme servent de contrepoint à une analyse essentiellement consacrée aux classiques français (La Bruyère, Montaigne, Diderot, Rousseau, etc.).

## SYLVÈRE MBONDOBARI

descends, je descends au fond du puits, au fond de moi-même sans jamais trouver l'objet de ma quête car la lumière qui jaillit, à mon insu, m'arrache de mon odyssée intérieure et m'abandonne sur ses berges. (TCA 19)

Cet exemple montre que la référence intratextuelle vaut aussi bien pour le lecteur, à qui il est demandé d'imaginer le contexte dans lequel vit Loye. Toute l'œuvre est construite autour d'un commentaire métatextuel qui joue sur le style de l'avertissement au lecteur. Dans un second temps, l'Autre s'identifie dans le texte à la fois à une Ombre et à Lambi, le donateur. En réalité, l'Ombre, Lambi et le personnage principal ne forment qu'une seule et même personne, ainsi que le constate plus tard le narrateur : « 'transplantation', 'organe', 'rejet'. Je comprends sans peine que cette Ombre contre laquelle je tente de me défaire sans cesse n'est pas la mienne, chose que je sais depuis fort longtemps, mais plutôt celle de l'Autre, du corps de cet organe étranger qui vit en moi ». (TCA 90)

Dans le roman, le soliloque donne lieu à la naissance d'un interlocuteur imaginaire qui est à la fois lui-même et un Autre. Loye a besoin de s'imaginer la présence fictive d'un Autre pour s'assurer de sa propre existence. Mais au fil des jours cet Autre, le double du héros, cette Ombre qui accompagne tous ses mouvements devient une menace pour son équilibre psychique. À l'image de Méphistophélès, l'Ombre apparaît comme une créature satanique qui torture le héros. La réaction de Loye est de ce fait logique : « Il me faut rompre avec elle, lui tordre le cou, briser son sourire cynique, son front olympien, mutiler son corps. » (TCA 79)

L'impression de dualité, née de la transplantation du rein, nuit, nous l'avons vu, à l'équilibre psychique de Loye. Après l'intervention chirurgicale, il ne se voit que comme l'Autre imaginaire et réel : il voit l'Autre dans soi-même, mais jamais soi-même comme une entité indépendante et homogène. Cette double identité est très mal vécue, elle fait figure d'une sorte d'entre-deux, une véritable scissiparité qui ne peut aboutir qu'au suicide. Ainsi, la recherche de l'Autre donne lieu à la destruction de l'Autre qui n'est rien d'autre qu'une

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

autodestruction :

Le corps raide de Lambi [le donateur] se dessine sous les pâles feux de la lampe et de mes yeux. La familiarité de son visage tuméfié me trouble car il ressemble maintenant à l'image fidèle, à cette image de moi que je n'ai jamais cessé de rejoindre, d'être, de préserver contre les autres, contre l'Ombre étrangère, contre moi-même, contre le trou d'ombres qui embrume mon cerveau, contre tout et rien. (TCA 100)

En définitive, c'est le meurtre de Lambi qui lui révèle douloureusement sa double identité. Loye reconnaît en Lambi le semblable. En tuant le donateur dont il ne peut accepter l'existence, il se détruit lui-même, dans son être d'homme : « Ce corps gisant là sous mes yeux, c'est le mien – c'est moi. Mes sourires. Mes rires. Mes angoisses. Mes chimères. Mes amours printaniers. Mon histoire. C'est ma vie, ma menue vie, à moi ». (TCA 101)

L'auteur donne à ce double meurtre un sens plus vaste et très angoissant, applicable à l'ensemble de l'Afrique : la jeunesse abandonnée, confrontée à un espace aliénant, tente désespérément de sortir de cet état de crise psychologique et de donner un sens à son existence. Désabusée, elle ne peut que cultiver la notion de l'homme révolté et remâcher avec plus ou moins d'ironie le thème du désespoir et du suicide. La critique du système politique et le retrait dans sa tour d'ivoire, attitudes opposées *a priori*, n'expriment en réalité qu'une seule et même attitude, celle d'un écrivain et plus généralement d'une jeunesse à la recherche d'une voix/voie. Dans cette perspective, la recherche permanente du *moi* serait une lutte désespérée pour sortir de la misère sociale et intellectuelle. Ce qui pousse à l'errance c'est, d'une part, sur un plan uniquement littéraire, le fait que le personnage veut s'échapper à lui-même, à un moi ressenti comme un univers carcéral, et d'autre part, sur le plan social et politique, les nombreuses frustrations ressenties. Bien qu'Otsiémi ne s'intéresse pas ouvertement à la politique, il n'est pas impossible qu'il ait voulu ajouter ce sens politique à son œuvre.



## Conclusion

Cette étude s'est fixé comme but de procéder à une analyse de *Tous les chemins mènent à l'Autre* de Janis Otsiémi, en mettant un accent particulier sur la représentation de l'espace urbain, le motif de l'errance et l'examen de l'état psychologique du personnage principal. Nous avons pu constater à travers l'analyse que la représentation de Loye, si elle s'inscrit dans une peinture du moi, n'est pas pour autant coupée de la réalité contemporaine. Au contraire, elle tire sa raison d'être de nombreux facteurs d'ordre politique, sociologique, littéraire et psychologique. Par rapport au contexte sociopolitique, Loye est à l'image d'une jeunesse africaine résignée qui refuse de se laisser modeler par autrui et de devenir ce que l'Autre voudrait qu'elle soit. Mais cette imposture qui sert de défense contre la société installe Loye dans une aliénation qui fait de lui, malgré tout, le témoin significatif d'un moment de l'histoire sociale du Gabon. Loye est un personnage résigné, qui n'arrive pas à affronter et assumer pleinement les contradictions de son époque et les éléments conflictuels de la crise sociale et intellectuelle de son pays. L'effort du personnage principal pour attirer l'attention sur son sort s'est révélé inutile. Le roman se termine sur ce sentiment de lassitude et de résignation qui accompagne le suicide. Pourvu d'une portée symbolique, le suicide exprime deux choses : d'une part, il semble être un acte de rejet de la vie conventionnelle, d'autre part, il permet au personnage d'échapper à lui-même, à un moi ressenti comme une prison.

La question du lieu est cependant la plus importante puisqu'elle soulève un problème crucial dans l'économie du discours critique africain : le statut du Sujet, son identification, le rapport au lieu, à l'action et aux valeurs mythiques fondatrices de l'inconscient collectif. En concentrant son récit sur le statut du Sujet, Janis Otsiémi transgresse le cadre rassurant du roman social et dépasse les constructions narratives traditionnelles. Il introduit une *technique de la dispersion* qui rend le sens complexe. La combinaison de genres (prose et poésie) et de modes narratifs opposés comme le tragique et le comique, le rêvé et le réel, crée un univers imaginaire complexe qui modifie

## FRAGMENTATION DE LA VILLE ET DU PERSONNAGE

les codes de lecture et génère la difficulté de s'orienter.

Dans *Tous les chemins mènent à l'Autre*, l'écriture de la ville est l'articulation d'un malaise profond. Le héros se sent victime d'un système axiologique mis en place par une force étrangère, la société, qu'il adopte et rejette en même temps. Cette attitude contradictoire de Loye ne peut conduire qu'à la dérision, à la dégradation et à la détérioration psychique. Loye n'a rien de mélancolique. Si son destin est tragique, il l'affronte avec beaucoup de courage. La vision finale est la prise de conscience de l'irrévocable défaite, qu'il envisage comme une libération, un soulagement : « libre, j'enjambe le parapet du pont. » (TCA 102)